

brave magistrat, réclamant au nom de la loi la cessation du tapage, demanda qui était le maître de la maison : « C'est Brochet ! » répondirent cent voix à l'unisson. Brochet était le surnom d'une charmante cocotte. « Eh bien ! continue paternellement l'excellent maire, je demande à parler à M. Brochet. — C'est moi ! » hurlèrent les mêmes cent voix à l'unisson. Puis un cri de : « Vive Jaquin ! » fut poussé et le brave maire fut porté en triomphe pendant que ces dames s'élançaient pour prodiguer leurs caresses séductrices à la gendarmerie. Le moyen de se fâcher ? Aussi représentants de l'ordre et du désordre fraternisèrent-ils et... tout finit par des chansons. Voilà pour les soirées. Le jour, il y avait chasse à courre que tout le monde suivait à cheval, en voiture, à pied, en joyeuses sociétés, au bruit des fanfares sonnées par les piqueurs rouges de la maison d'Orléans. L'entrain était extrême, et je me rappelle avoir vu une très jolie femme, impatientée de la lenteur de sa voiture à suivre la chasse, supplier un ami de lui prêter son cheval, et s'y élancer à califourchon, non pas en amazone, mais en tenue de ville. Cette jolie femme s'appelait Lola Montès, et a eu plus tard en Bavière une certaine célébrité.

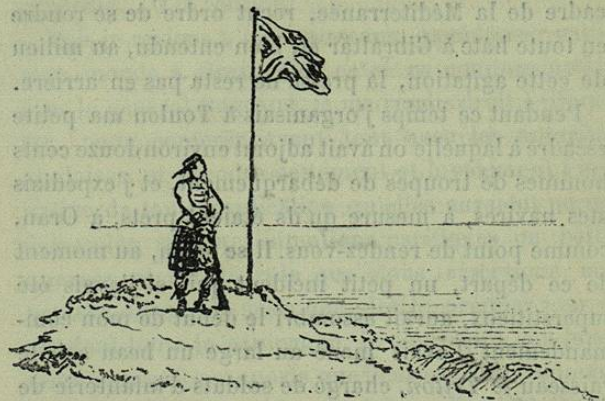
Ainsi se passait le beau mois de mai. Mais, au mois de juin, il me survint des occupations plus sérieuses. Je fus nommé au commandement d'une escadre envoyée sur les côtes de l'empire du Maroc, où de graves événements, intéressant à la fois la conso-

ludation de notre conquête algérienne et nos relations internationales étaient à la veille de se passer. Abd-el-Kader, aux abois depuis le coup terrible porté à son prestige par la prise de la smalah, jouait en désespéré sa dernière partie. Il avait de nouveau soulevé contre nous et la haine de l'envahisseur et le fanatisme musulman. Partout nous étions obligés de combattre, et pendant que mon frère Aumale avait du côté de Constantine des engagements très vifs dans un desquels mon frère Montpensier fut blessé, le général Bugeaud était en lutte de tous les jours avec les tribus guerrières de la province d'Oran. Ces tribus, repoussées, passaient la frontière du Maroc, formée par la rivière Moulouia, devant laquelle nos troupes devaient s'arrêter par respect pour les susceptibilités européennes, et échappaient ainsi au châtimeut. De cet arrêt de notre poursuite, nos adversaires concluaient ou que nous n'osions pas affronter la colère de l'empire du Maroc, ou bien que les puissances européennes, et en particulier celle dont le pavillon flottait sur Gibraltar, garantissaient le sol marocain de toutes atteintes. Ce sol devenait alors une sorte de citadelle d'où l'on pouvait tout tenter contre nous, sans crainte de représailles. Il en résultait des irruptions continuelles, auxquelles prenaient part, non seulement les fanatiques du Maroc, mais aussi, sous le couvert de l'anonyme, les propres soldats de l'empereur, rassemblés, sous prétexte d'observation, à deux pas de la frontière, irruptions qu'il devenait à la longue

insupportable d'avoir sans cesse à repousser au prix de précieuses existences.

Cette situation ne pouvait durer : le gouvernement français résolut d'y mettre un terme, et son premier acte fut l'envoi de l'escadre que j'avais l'honneur de commander. Je devais sommer l'empereur du Maroc de retirer à Abd-el-Kader la protection qu'il lui avait jusqu'ici accordée, de ne pas permettre à nos ennemis d'organiser sur son territoire des expéditions contre nous, et enfin de réduire à une simple force de police le rassemblement considérable, menaçant par son nombre et son attitude, qu'il avait réuni à la frontière. Faute d'un prompt acquiescement à ces demandes, je devais, pendant que le général Bugeaud emploierait la force sur terre, l'employer de mon côté sur mer, afin de contraindre Mulai Abderrhaman à s'y soumettre. Seulement il m'était expressément recommandé de pousser la longanimité jusqu'aux dernières limites, et, si nous étions obligés d'agir, de déclarer bien haut qu'aucune pensée de conquête ne nous animait. Je devais surtout éviter avec soin tout ce qui aurait pu blesser les susceptibilités internationales, et là était le côté délicat de ma tâche, car ces susceptibilités étaient très vives. Je n'ai pas besoin de dire qu'elles venaient surtout de l'Angleterre. En faisant la conquête de l'Algérie, nous en avions éloigné son négoce ; elle ne voulait pas que ses relations commerciales avec le Maroc eussent le même sort. Gibraltar, toujours en semi-état de blocus du côté de

l'Espagne, est obligée de tirer du Maroc tous les approvisionnements nécessaires à son énorme garnison, à sa population de contrebandiers, et cela depuis si longtemps qu'on y est habitué à considérer



POINTE D'EUROPE. — GIBRALTAR

Tanger et la côte marocaine comme une dépendance, une annexe nécessaire du Roc, de l'orgueilleuse citadelle qui garde la porte de la Méditerranée. Qu'on ajoute à cela un certain sentiment national qui fait considérer aux Anglais la mer comme leur appartenant, et qui éveille leur jalousie chaque fois qu'une action navale est exercée par une flotte autre que la leur, et on aura idée des matières inflammables dont j'allais être entouré. Sur la seule annonce de l'envoi d'une escadre au Maroc, la sensibilité nationale se fit jour dans les Chambres anglaises. Un ancien

ministre, lord Minto, s'en fit le premier l'écho à la Chambre des lords, où il me fit même l'honneur de se plaindre que le commandement de l'escadre m'eût été confié. On décida l'envoi de vaisseaux pour nous surveiller : l'amiral Owen, commandant en chef l'escadre de la Méditerranée, reçut ordre de se rendre en toute hâte à Gibraltar et, bien entendu, au milieu de cette agitation, la presse ne resta pas en arrière.

Pendant ce temps j'organisais à Toulon ma petite escadre à laquelle on avait adjoint environ douze cents hommes de troupes de débarquement, et j'expédiais mes navires, à mesure qu'ils étaient prêts, à Oran, comme point de rendez-vous. Il se passa, au moment de ce départ, un petit incident qui, si j'avais été superstitieux, aurait assombri le début de mon commandement. J'avais mené au large un beau soir le vaisseau *le Triton*, chargé de soldats d'infanterie de marine. Une fois dehors, nous rencontrâmes un bâtiment à vapeur, qui amenait de Montpellier la compagnie du génie du capitaine Coffinières, destinée, elle aussi, à faire l'expédition. Par suite d'une fausse manœuvre, le vaisseau et le vapeur s'abordèrent. Le premier fit quelques avaries, mais le second perdit sa cheminée, sa mâture et eut sa muraille enfoncée. Pas d'accident de personnes, sauf un bain forcé que je pris, étant tombé à la mer en allant à bord des deux navires m'assurer de la gravité plus ou moins grande de la collision. Comme détail, je me souviens que, rentrant de nuit à Toulon à bord du remorqueur d'où j'avais assisté à l'abordage, nous fimes des essais

de lumière électrique, dont le cône dirigé sur une corvette américaine fit courir en tous sens ses gens de quart, aveuglés par cette lumière éclatante venant tout à coup ils ne savaient d'où. Il a fallu près de quarante ans pour que cet essai reçût une application générale... O la routine!

Mais je reviens à mes vaisseaux. Après avoir rallié mon monde à Oran, être entré en communication avec le général Bugeaud, je me rendis droit à Gibraltar, pour conférer avant tout avec les autorités anglaises, et prendre nettement et loyalement l'initiative de toute explication qu'elles auraient pu me demander sur mes intentions pacifiques ou belliqueuses, et sur le rôle que nous réservions aux neutres. Disons de suite que, dès le premier jour et pendant toute la campagne, je n'eus qu'à me louer sans réserve des rapports que j'eus avec les commandants des forces navales anglaises, l'amiral Owen, les capitaines Lockyer et Provo Wallis en particulier. Nos relations ont toujours été franches, cordiales, *straight forward*, disaient les Anglais, et par suite très agréables. Il n'en a pas été de même de mes rapports avec le gouverneur de *Gibraltar*, le général Sir Robert Wilson, un ennemi acharné de la France. Dès ses premiers pas dans la carrière, attaché à l'état-major de l'armée russe, il avait fait contre nous la campagne de 1812 et pris sa part de tous les désastres qui nous furent infligés dans la terrible retraite de Moscou. Commissaire anglais près des armées alliées en 1813, il joua là un rôle

très actif, payant vaillamment de sa personne devant Dresde comme à Leipsick et donnant des conseils qui nous furent souvent funestes. Que de fois, dans ses très intéressants Mémoires, n'énumère-t-il pas avec complaisance les pertes qu'il nous aurait infligées là où ses conseils n'ont pas été suivis ! Sir Robert Wilson acquit depuis une certaine notoriété à Paris, en se faisant, en 1815, l'agent principal de l'évasion de M. de Lavalette. Nature chevaleresque à ses heures, mais passionnée, agitée, incapable de se tenir tranquille, Sir Robert avait vu dans son gouvernement de Gibraltar, non seulement un grand commandement militaire, mais un poste d'action politique, et toute cette action, il l'avait tournée, par le Maroc, contre notre conquête d'Algérie, c'est à-dire contre la France. Ses allées et venues de Gibraltar à la côte voisine étaient connues de tous ; son journal, le *Gibraltar Chronicle*, rédigé par son secrétaire colonial, se faisait l'écho de tout ce qui pouvait abaisser la France, dénigrer nos armées, exciter contre nous. L'exportation des armes, des munitions de guerre à Tétouan ou autres villes marocaines se faisait ouvertement sous ses yeux. Enfin il était facile de faire remonter à lui, en grande partie, la confiance dans l'impunité qui rendait le gouvernement de Mulai Abderrhaman si hostile dans sa conduite à notre frontière, si insolent dans ses réponses à nos agents diplomatiques. Tel était le personnage avec qui j'eus principalement affaire dès le début de ma mission.

En arrivant, ma première démarche fut vis-à-vis de lui, et je me rendis au *Convent*, comme s'appelle sa résidence, en grande tenue, accompagné des capitaines de l'escadre. Il me reçut avec une politesse voisine de l'obséquiosité, et me parla aussitôt des dangers qu'il entrevoyait à la présence de mon escadre sur la côte, devant les villes du Maroc, danger pour la paix générale, à cause des conflits qui ne manqueraient pas de se produire, danger d'exciter encore davantage les passions belliqueuses des musulmans, dangers pour la sécurité des chrétiens, des Européens, des consuls établis au Maroc, danger enfin pour M. Hay, le consul général d'Angleterre, qui venait justement de partir, pour porter en personne à l'empereur Mulai Abderrhaman des conseils de modération.

« Mais, mon général, répondis-je, je ne demande pas mieux que de ne pas aller avec mes vaisseaux à Tanger, ni sur aucun point de la côte du Maroc, pendant qu'on négocie. Nous sommes las de la situation que les insolences et les hostilités marocaines nous font à notre frontière ; nous allons présenter un ultimatum destiné à y mettre un terme ; nous donnerons un délai pour y répondre, au bout duquel, suivant la réponse, nous irons à Tanger pour punir ou pardonner. *D'ici là*, nous serons heureux de tous les efforts faits pour calmer les esprits et aider à l'acceptation de nos justes demandes. *D'ici là*, je suis prêt à ne pas conduire l'escadre sur la côte marocaine, mais à une condi-

tion, c'est que les vaisseaux anglais n'y paraîtront pas non plus. Nous ne souffrirons pas que nos affaires soient traitées, qu'il s'agisse de protection ou d'intimidation, sous le canon d'une escadre étrangère. Si donc, vous et les autorités maritimes me promettez que vos vaisseaux n'iront pas à Tanger, je mène l'escadre à Cadix, sans toucher à cette dernière ville, et j'attends là une réponse à notre ultimatum. Il est entendu que je n'ai aucune opposition à ce que vos bâtiments légers aillent sur la côte pour la protection de vos nationaux, les miens iront également. »

La conférence finit là, et j'allais me retirer, mais Sir Robert prolongeait toujours l'entretien sur des sujets divers, lorsque, tout à coup, il se frappa le front : « Ah ! j'oubliais l'heure, les portes vont se fermer. Si vous voulez retourner en rade, partez, courez, il n'y a pas une minute à perdre ! » J'ai toujours pensé que cette petite scène avait été préparée, non pas pour se donner le spectacle ridicule d'un amiral français et de ses capitaines en grande tenue courant essoufflés comme des gens qui vont manquer le train, mais pour nous donner l'impression de la rigidité des consignes dans son gouvernement. Nous eûmes une nouvelle preuve de cette rigidité le lendemain soir. Le canot de l'état-major du *Jemmapes* allant chercher les officiers du vaisseau qui avaient dîné à terre, à la poterne appelée le *Ragged Staff*, qui avait été laissée ouverte, se trompa dans l'obscurité de la nuit et se présenta à un autre

embarcadère dont le poste prit les armes et fit un feu de peloton, qui heureusement n'atteignit personne.

Ce que j'avais proposé dans ma première visite à Sir Robert se réalisa. Il me fut promis que les vaisseaux anglais ne se présenteraient pas devant Tanger et, de mon côté, je conduisis l'escadre à Cadix, pendant que M. de Nion, notre consul général, expédiait notre ultimatum à Moulai Abderrhaman. Puis il s'écoula une longue période d'incertitudes. Des vaisseaux arrivèrent directement d'Angleterre à Tanger. Informé, je mis aussitôt à la voile pour les y suivre, mais les autorités de Gibraltar les avaient déjà rappelés quand j'y arrivai : je retournai donc à Cadix. Les réponses à notre ultimatum arrivèrent fâcheuses ; le gouvernement marocain refusait de dissoudre le rassemblement de troupes que le général Bugeaud avait devant lui et réclamait même la punition du général qui, en poursuivant les bandes venues pour l'attaquer, avait plusieurs fois violé la frontière. Rien sur Abd-el-Kader, le sujet principal de nos réclamations.

Devant ces nouvelles, nous aurions pu agir de suite, mais il fallait auparavant pourvoir à la sécurité de nos consuls et de nos nationaux, que le premier coup de canon tiré pouvait livrer à tous les excès du fanatisme musulman. Puis il y avait la présence du consul général d'Angleterre auprès de l'empereur du Maroc, et si ce consul n'avait pas de mission officielle du gouvernement français, il en avait certainement une officieuse ; il fallait attendre son retour. Pour

colorer nos retards, M. de Nion envoya une nouvelle sommation à Sidi Bousselam, pacha de Larrache, un homme éclairé, chargé par Mulai Abderrhaman des relations avec nous. Un nouveau délai fut fixé. J'en profitai pour faire retirer nos consuls et j'allai de ma personne, à Tanger, procéder à l'enlèvement par surprise de notre consul général et de sa famille. Il s'en fallut d'une minute que les Marocains n'y missent obstacle. Tous les Français et protégés qui avaient retardé leur embarquement furent arrêtés; seul un juif arrivant à toute course et se jetant à l'eau put encore rattraper mon canot. J'ajoute que, grâce à l'intervention énergique de tous les consuls étrangers et surtout de celui de Naples, M. Martino, jeune homme capable et courageux, qui depuis s'est élevé aux plus hautes positions en Italie, et qui s'était chargé de nos intérêts après la retraite des consuls, cet embargo sur nos nationaux fut de peu de durée.

L'enlèvement des consuls fit un effet considérable, soit sur les chefs marocains, soit sur les représentants étrangers qui s'inquiétèrent. A leur appel, la rade de Tanger se couvrit de bâtiments de guerre de toutes nations, espagnols, danois, suédois, etc., etc.; les vaisseaux anglais y revinrent. J'y conduisis à mon tour l'escadre. Mais le temps s'écoulait toujours et M. Hay ne paraissait pas. Le général Bugeaud s'impatientait à la frontière et m'écrivait lettres sur lettres pour se plaindre de mes *tergiversations* ! Je lui répondais : « Mais, tirez le canon, mon général ! Commencez la guerre, je vous imiterai à l'instant. »

Le général n'entendait pas de cette oreille-là; il me répondait alors qu'on lui faisait à la frontière des ouvertures pacifiques qu'il fallait voir, que cependant la situation ne pouvait durer, que ses troupes souffraient de la chaleur, s'impatientaient de leur immobilité : en somme, il ne voulait pas prendre la responsabilité des conséquences internationales qui pouvaient résulter de l'hostilité ouverte avec le Maroc, mais il brûlait de se jeter sur l'armée postée devant lui et de lui infliger une défaite éclatante. S'il ne me poussait ni en avant, ni en arrière, la diplomatie me retenait tant qu'elle pouvait. Le chargé d'affaires de France à Londres m'écrivait pour me signaler : « l'importance majeure que ce pays-ci (l'Angleterre) attache aux affaires dont vous êtes chargé... Si nous avons des blocus, des prises de possession de ports, de côtes, etc., etc., les rapports des croiseurs anglais avec Votre Altesse Royale mettraient à toute heure, j'en suis convaincu, la paix du monde en péril... Et la mer montait, montait toujours... » c'est-à-dire que le temps s'écoulait dans l'inaction, inaction où certains voulaient voir l'impuissance.

Enfin le 4 août, M. de Nion reçut une réponse inacceptable à sa dernière note : toujours « la punition du général ». Nous n'en étions plus là. Le 5, un aviso m'apportait la nouvelle que le plénipotentiaire anglais, M. Hay, était en sûreté sur un navire de guerre de sa nation et que sa mission avait échoué. Le 6 j'attaquai les fortifications de Tanger, en pré-